1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

77 | 2015

Varia

La joie du mauvais film brésilien

Paulo Emílio Sales Gomes

Traducteur : Sheila Maria dos Santos

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/1895/5059>

DOI : 10.4000/1895.5059

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 40-41

ISBN : 9782370290779

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

Paulo Emílio Sales Gomes, « La joie du mauvais film brésilien », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 77 | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/1895/5059> ; DOI : 10.4000/1895.5059

Le tandem comique de la Chanchada – Oscarito et Grande Otelo dans *Matar ou correr* de Carlos Manga, 1955.

La joie du mauvais film brésilien¹

par Paulo Emílio Sales Gomes

Dans les débats sur le cinéma, l'université s'occupe également des mauvais films brésiliens, et il semble qu'elle ait raison. L'approche de notre cinéma sous un angle essentiellement artistique n'a jamais été possible : le niveau de notre critique esthétique coïncide avec celui du cinéma brésilien pris en bloc. Il faut ajouter que, même pratiqué avec intelligence et efficacité, le critère qualitatif ne suffirait pas. C'est justement en prenant le cinéma brésilien dans son ensemble, éventuellement avec de l'humour mais sans préjugé, qu'on pourra différencier, comprendre et aimer le cinéma brésilien.

Un film brésilien entièrement mauvais est aussi peu probable qu'entièrement bon. *Pensionato de mulheres* est apparu comme un candidat sérieux à la première catégorie, c'est ainsi que l'a vu aussi l'Université, du moins au début. Il a été minutieusement analysé et personne ne s'est douté de ce qu'il avait de mauvais : la construction (des histoires accumulées) ; la mise en scène et l'interprétation (ils ont réussi à faire de Rutinéia de Moraes une mauvaise actrice aux yeux de ceux qui ne la connaissaient pas) ; le maquillage (une vieille dame avec des problèmes devient plastiquement un dragon). C'est vrai. Mais puisque *Pensionato de mulheres* était en train d'être analysé de près par une importante équipe, on a fini par reconnaître la valeur de quelques passages sur un voleur. Même l'introduction du film, prise d'abord pour débile et absurde par rapport à la structure d'ensemble, a fini par être appréciée.

En somme, on tire de l'analyse d'un mauvais film brésilien une joie de connaissance à laquelle la consommation de l'Art d'un Bergman, par exemple, n'atteint pas chez un spectateur brésilien.

Traduction du portugais par Sheila Maria dos Santos

1. Publié dans *Movimento* (São Paulo) du 1^{er} septembre 1975.